

Bibliothèque numérique

medic@

**Solier de la Romillais. Eloge de M.
Doulcet**

[Paris, s.n.], 1783.

Cote : 90945



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90945x17x07>



ÉLOGE

D E

M. DOULCET,

*PRONONCÉ à la Séance publique de
la Faculté de Médecine de Paris,
le premier Septembre 1783.*

PAR M. SOLIER DE LA ROMILLAIS,

*DOCTEUR-RÉGENT de ladite Faculté,
Professeur des Ecoles, &c.*

L'USAGE que presque toutes les Compagnies savantes ont, pour ainsi dire, établi dès leur origine, & constamment suivi, de payer à tous ceux de leurs Membres que la mort leur enlevoit, un tribut d'éloges, trop souvent peu mérité, mais dont le but moral fut sans doute de s'encourager mutuel-

A



lement au travail & de s'exciter à la vertu, ne fait, après plus de six cens ans d'existence, que d'être adopté par la Faculté de Médecine de Paris : encore a-t-il fallu qu'elle y fût forcée par les conditions d'un legs, auquel elle n'a pas cru devoir renoncer ; bienfait qui lui devenoit d'autant plus précieux, qu'elle le recevoit d'un de ses Membres. Encore, & c'est en vain que nous voudrions le dissimuler, un grand nombre de ceux qui la composent actuellement, justement indigné de la fadeur & de la fausseté de la plupart des éloges que l'on soumet sans pudeur aux regards du Public, pense-t-il que la Faculté de Médecine auroit dû mépriser à jamais ces petites ressources de la vanité & de la médiocrité, & se contenter, ainsi qu'elle l'a toujours fait, par l'organe de son Doyen, d'entendre tous les ans, dans le sein de ses Ecoles, dans une langue étrangère, une notice succincte & jamais imprimée, sur la vie de ceux

qu'elle avoit eu la douleur de perdre dans l'année.

S'il est permis cependant de déposer une fois cette antique & louable modestie, c'est lorsque nous osons élever la voix pour essayer de célébrer les vertus du Citoyen estimable dont nous pleurons la perte. Eh ! qui jamais fut plus digne de la vénération & de la reconnoissance publiques ! Qui mérita plus de sa Patrie, de l'Univers entier ! Nous ne nous abusons point, Messieurs, il seroit difficile de trouver même dans une longue suite d'années, parmi les Nationaux comme parmi les Etrangers, fouillant avec soin dans toutes les Professions, de trouver, dis-je, un homme qui ait rendu un service plus important à l'Humanité. Hâtons-nous d'ajouter, pour l'honneur de la vertu & l'entière satisfaction du Sage, qu'il seroit non moins difficile d'y rencontrer un homme qui, par son caractère de douceur & de sensibilité, ses mœurs pures & ingénues, sa

A ij

vie entiere simple & vraiment philosophique , pût être placé , non pas au-dessus , mais seulement sur la même ligne que M. Doulcet.

Que l'on ne s'attende point cependant , dans l'esquisse que nous allons en tracer , à ces traits plus brillans que véritablement utiles , à ces actions qui ont plus d'éclat que de valeur , dont la Renommée , souvent mensongere & toujours trop prompte , se charge avec empressement , pour les transmettre , en les exagérant , à l'aveugle & trop crédule vulgaire. C'est dans le sein d'un Hôpital , & pour ainsi dire à l'abri de ses regards avides , qu'il a pratiqué des vertus fructueuses , qu'il a su se rendre utile à ses Concitoyens , au Monde entier , & s'attirer à si juste titre nos hommages & nos regrets. Encore moins attendroit-on de nous des efforts de style , des tours oratoires , & toute la magie d'une éloquence pompeuse , pour forcer à l'admiration & à l'espece de culte dûs à sa mémoire.

Tout est simple dans la vie d'un Sage. Dire sans apprêt ce qu'il fut sans prétention, telle est la tâche que nous nous sommes imposée ; tâche à jamais honorable & chère ! Heureux si dans un siècle, où le Charlatanisme en tous les genres, & l'imposture, réussissent, où l'on ne rencontre par-tout que le masque de la vertu, & rarement la vertu elle-même ; où, sur-tout, il s'est introduit dans les Sciences, à la honte de ceux qui les cultivent, une basse jalousie qui a tout avili, une infidélité qui en arrête les progrès, une hardiesse à publier des découvertes que l'on n'a pas faites, un empressement à annoncer des travaux imparfaits, des succès trompeurs, des observations fausses ou de nulle valeur, où l'envie de se faire un nom paroît l'emporter sur toutes les vues de bien public ; heureux si le Tableau naïf & dépourvu d'ornement, d'une vie simple, mais laborieuse, mais utile, peut fixer ou seulement attirer un instant les regards.

M. Doulcet naquit à Paris le 14 Août 1722. Son pere, Avocat célèbre, fut Bâtonnier de son Ordre ; il laissa deux fils, dont l'aîné embrassa la même profession, & s'y distingua de maniere à laisser long-tems sa place vuide au Barreau, qui fut inconsolable de sa perte. Le Public, qui partagea ses regrets, encore plein de vénération pour la mémoire de cet habile Jurisconsulte, voit, de jour en jour, s'accroître & se développer avec éclat les talens de M. Doulcet son fils, qui, parcourant la même carrière avec les mêmes moyens, a, plus d'une fois déjà, montré à qui appartenoit un héritage aussi noble qu'il étoit difficile à recueillir.

Le second fils de M. Doulcet, appelé à la Médecine, se livra tout entier à l'étude de cette Science. Il fut reçu Docteur de la Faculté de Paris en 1747, & admis à son tour à la Régence.

La partie théorique de la Médecine ne parut l'occuper qu'autant qu'il le falloit pour être promptement en état

de s'adonner à la pratique qu'il a toujours exercé avec distinction dans la ville, les Hôpitaux & les Paroisses. Il fut, en 1762, nommé Médecin expectant de l'Hôtel Dieu, grade par lequel il faut passer avant de parvenir à celui de Pensionnaire. Son expectance fut longue & difficile, dans cette maison où les travaux multipliés & perpétuels du Médecin Pensionnaire, ne lui offroient que la perspective d'une carrière, pour ainsi dire, au-dessus de ses forces.

Nous ne nous arrêterons point, Messieurs, à vous peindre le zele & l'exactitude que M. Doulcet ne se laissa jamais de mettre dans des travaux aussi pénibles; leur importance lui a toujours fait surmonter les difficultés; disons même, les dégoûts de toute espece que l'on y rencontre sans cesse. Né compatissant & bon, il ne s'accoutuma jamais au Tableau déchirant que présente ce vaste Théâtre des infirmités humaines. Si le Médecin habile qui consacre son tems au soula-

gement du Pauvre aux prises avec la douleur , peut augmenter ce que des fonctions aussi saintes ont de touchant ; c'est sans doute en ajoutant encore à ses bienfaits le charme de la sensibilité.

Cette vertu , qui le caractérisa toujours , fut , pendant plusieurs années , mise à de bien rudes épreuves. Il régnoit souvent à l'Hôtel-Dieu , parmi les femmes en couche , une épidémie affreuse , qui n'épargnoit aucune des malheureuses victimes qu'elle attaquoit , & c'étoit le plus ordinairement dans la saison où M. Doulcet étoit chargé de les traiter , qu'elle sévissoit avec le plus de fureur. Combien de fois ne l'avons-nous pas entendu se plaindre amèrement du peu de succès de ses soins , s'exhaler en d'inutiles regrets , imaginer de nouveaux moyens , toujours aussi infructueux , ne rien négliger , consulter avec le plus vif intérêt ses Confreres , dont les avis fidèlement exécutés ne diminuèrent point l'intensité de la maladie. Toutes celles

qui en étoient attaquées, fans exception d'âge ou de tempérament, étoient perdues fans reffource. Jamais maladie, quelque terrible qu'elle fût; jamais la peste elle-même ne porta des coups plus certains ni plus prompts.

Son traitement & fa guérifon, qui, jufqu'à M. Doulcet, fut toujours l'écueil de la Médecine, tenoit cependant à peu de chofe. Après bien des méditations & des recherches, une circonftance heureufe, un trait de lumière vinrent enfin éclairer cet habile Praticien. Il faifit avec empreflement l'indication que la Nature lui avoit fi long-tems fait attendre; & à dater de ce moment, cette maladie autrefois fi fatale ne le fut plus que pour le très-petit nombre de celles qui refuferent avec obftination de fe foumettre au traitement que M. Doulcet avoit prefcrit. L'ouverture de ce petit nombre, comparée avec toutes celles que l'on avoit faites les années précédentes, prouva, premierement, que la maladie

étoit absolument la même par ses symptômes comme par ses effets dans l'économie animale , que celle qui depuis plusieurs années avoit moissonné un si grand nombre de femmes en couche. Secondement , que si elles avoient voulu subir le traitement peu difficile qui avoit sauvé les autres , elles auroient eu le même sort : ce qui porta jusqu'à l'évidence l'efficacité de la méthode de M. Doulcet : ce qui doit (nous ne pouvons nous empêcher de le faire remarquer) confondre à jamais les détracteurs de la Médecine , s'il en existe qui le soient de bonne foi.

Avant cette méthode , aussi simple qu'ingénieuse , chaque fois que cette cruelle épidémie se renouvelloit , on avoit la douleur de voir mourir en trois jours toutes les femmes en couche qui en étoient attaquées. L'année que Monsieur Doulcet l'établit , à compter du moment qu'il la fit exécuter , près de deux cens femmes furent rendues à la

vie par elle. Cinq ou six refusent de s'y
soumettre : elles meurent. Depuis ce
tems, toutes les fois que cette maladie
s'est rencontrée, on lui a opposé les mê-
mes moyens avec le même succès. Nous
défions le Sophiste le plus adroit, le
bel-Esprit le plus accoutumé à briller
aux dépens de la raison, le prétendu
Philosophe le plus incrédule, de trouver
rien qui puisse diminuer la gloire de celui
à qui tant d'êtres doivent si réellement
l'existence ; rien par conséquent qui puisse
contredire en aucune manière l'utilité
& les bienfaits d'un Art contre lequel
on croit avoir tout dit, quand on a mis
en avant, avec autant de fausseté que
de défaut de preuves qu'il est conjectural.
Si cela étoit, nous pourrions défier encore
le reste des Hommes de faire des con-
jectures plus avantageuses à l'humanité, que
celle dont nous venons de parler, & que
tant d'autres qu'offrent les Annales de
la Médecine à l'Homme judicieux qui
sait les apprécier. Eh ! quel prix ne

doit-on pas attacher à un traitement qui a arraché à une mort inévitable , & qui continue tous les jours encore de lui soustraire un si grand nombre de meres de famille , de jeunes femmes de la Ville & de la Campagne , dans la force de l'âge , l'espoir de la Nation & la vraie richesse de l'Etat !

Messieurs les Médecins de l'Hôtel-Dieu , pressés par le Gouvernement , de publier cette méthode , se sont hâtés de satisfaire à des vues aussi bienfaisantes par un petit Mémoire imprimé aux frais de la Faculté , où rien de ce qui est essentiel n'est omis ; se réservant d'en faire un beaucoup plus étendu , dans lequel les symptômes , l'ætiologie surtout , dont ils se sont abstenus de parler , & tout ce qui est relatif à la théorie , sera plus amplement détaillé. Ce travail deviendra d'autant plus utile , que le fléau terrible dont nous parlons , n'est point particulier à l'Hôtel-Dieu ; il a souvent exercé ses ravages dans la Ville , dans

les Provinces & chez l'Étranger. Telle est l'importance du service rendu par M. Doulcet ! Bienfaiteur du Monde , l'Humanité entière en ressentira les salutaires effets.

MM. les Administrateurs de l'Hôtel-Dieu , que cette cruelle épidémie avoit tant de fois affligés , témoins des succès de la nouvelle méthode , s'empresserent d'en marquer leur satisfaction à M. Doulcet. Non-contens d'avoir , par la Délibération la plus honorable pour cet ancien Praticien , donné un gage de leur amour pour les Pauvres dont le soin leur est confié , ils arrêterent qu'ils en parleroient à une de leurs Assemblées solennelles tenues à l'Archevêché , où il fut décidé que M. l'Archevêque , en sa qualité de Président du Bureau , seroit chargé d'en informer le Roi , & de solliciter , au nom du Corps entier de l'Administration , le Cordon de l'Ordre de S. Michel pour M. Doulcet.

Instruit de cette résolution de la part du Bureau , le premier sentiment que

lui inspira sa modestie ordinaire, lui fit dire hautement qu'il n'en vouloit pas ; qu'il n'avoit rien fait que ce que tout autre Médecin auroit fait, s'il s'étoit trouvé dans la même circonstance ; qu'il ne méritoit point cet honneur, & que rien ne le lui feroit accepter. Il regardoit sans doute cette marque distinctive, non-seulement comme la plus honorable dont un Citoyen puisse être décoré, mais même comme la seule qui, par sa destination actuelle, le soit réellement, puisque ne pouvant s'acquérir ni par la naissance, ni avec le tems, abstraction faite de l'intrigue & de la faveur, qui avilissent & dégradent tout, elle est la récompense du vrai mérite personnel.

Loin de prétendre à un honneur si souvent mendié, sans avoir de titres pour l'obtenir, M. Doulcet parut surpris ; disons même, en quelque sorte, fâché des démarches du Bureau. Satisfait d'avoir été utile, heureux par le sentiment du bien qu'il avoit fait, il pensoit qu'il devoit suffire à sa gloire, puisqu'il suffi-

soit à son bonheur. Que sont en effet tous les titres du monde, auprès de ce témoignage intime ! Délicieuse jouissance, unique ambition des grandes âmes, aliment sacré de la vertu, peut-il y avoir un mobile plus puissant ?

M. Doulcet, tout aussi peu empressé d'acquérir, par cette dignité, les prérogatives qui y sont attachées; prérogatives cependant, qui, dans un monde plein de préjugés & d'erreurs, ne laissent pas que d'être avantageuses, ne céda enfin qu'aux pressantes sollicitations de ses parents, de ses amis, & sur-tout de ses Confreres de l'Hôtel-Dieu, qui lui représenterent que M. l'Archevêque de Paris, & les premiers Magistrats du Royaume, demandant cette distinction pour lui, de leur propre mouvement & en vertu d'une Délibération libre, dictée par leur justice & leur reconnoissance, c'étoit l'obtenir d'une maniere trop rare & trop flatteuse pour qu'il lui fût possible de la refuser.

Il venoit de consentir à s'en laisser

décorer, & la première demande venoit d'en être faite à un Prince aussi jaloux de récompenser le bien que de le faire lui-même, lorsqu'une fluxion de poitrine, qui devint promptement gangréneuse, enleva pour toujours à sa famille un Chef respectable, à ses Confreres un modèle de douceur & de bienfaisance envers les malheureux, à ses amis un homme qui, avec un extérieur de franchise qui pouvoit quelquefois avoir un certain air de rudesse, avoit un cœur aimant & sensible, aux malades enfin un Médecin heureux & formé par une longue expérience. Il mourut le 22 Mai 1782. Il laisse une veuve qui, par ses vertus, fut sa digne compagne, & quatre enfans, dont trois fils encore dans l'adolescence, & une demoiselle, l'honneur de son sexe, mariée depuis quelque tems à M. Simon, Avocat, entré, par son mariage, dans une famille dont la Médecine & le Barreau s'honoreront toujours.

Typis mandetur. POURFOUR DU-PETIT, Decanus.

De l'Imprimerie de QUILLAU, rue du Fouarre. 1783.